



Paul Lomami-Tchibamba et son Ngando (*)

notice biographique

Le ton tragique qui accompagne le texte de **Ngando** (le crocodile), présenté par un de ces « Évolués » du Congo belge au « Concours de la foire coloniale de Bruxelles » en 1948, suffit à lui tout seul, pour

(*) Lomami Tchibamba : *Ngando et autres récits*, Présence africaine et éditions Lavole, Paris, 2^e édition remaniée, mars 1982.
Ngando : crocodile.

tracer le douloureux itinéraire de Lomami-Tchibamba. Ce « récit onirique » est précédé d'une note biographique qui, à la lecture, dépasse tout ce qui pourra être dit sur l'auteur de **Ngando**. Nombreuses migrations des parents (Brazzaville, Inongo, Léopoldville, Libenge, Kinshasa), enfance moribonde, marquée douloureusement par la mort de sa mère (étant né à Brazzaville en

1914, il avait alors sept ans) et par des pérégrinations vaines. La solitude, le rêve (et ce désir avorté de devenir prêtre), puis le tragique accident : la surdité complète, à l'âge où l'enfant s'ouvre au monde merveilleux de la connaissance et de la science... « Je suis resté, depuis lors, un peu dur d'oreille. La maladie modifia totalement mon caractère. C'est ainsi que de caractère sémil-

lant, je suis devenu plus hypocondriaque, plus méditatif, et fuis volontiers la société. La vie retirée que je mène depuis lors, me fait préférer les solitudes et le silence des campagnes, aux distractions tumultueuses de la ville. »

Tel est l'auteur de **Ngando**. Le silence intérieur auquel le force la solitude va se projeter dans une imagination mythologique intense, espace où s'engendre ce récit onirique des monstres sauriens antédiluviens, et où s'entrecroisent les luttes des hommes contre les éléments, celles du bien contre le mal, celles de l'homme blanc colonisateur contre l'homme noir colonisé, nié dans ses valeurs fondamentales.

L'itinéraire de Lomami-Tchibamba ne s'arrête d'ailleurs pas là : le mariage, et puis la naissance de deux filles : « Nous avons eu deux petites filles. Le malheur nous a ravi ces deux êtres tendrement chéris ; l'une, la cadette, nous quitta à l'âge de six mois ; l'aînée, ma très chère petite Madelon, tout récemment, à l'âge de cinq ans. Nous n'avons plus d'enfant. Et qui pis est, n'espérons plus en avoir... »

Malgré ce « fatum » acharné sur lui, Lomami-Tchibamba continue à collaborer à la **Voix du Congolais**, revue des « Évolués ». Des articles virulents lui valent cependant les vexations policières coloniales : tortures, brimades, emprisonnements... Puis, cet exil involontaire à Brazzaville, en 1951. Dans le Congo français, c'est le « retour à l'enfance », les mythes se prolongent, mais aussi la recherche fervente d'une « patrie ». Directeur de la revue **Liaison** pendant plus de dix ans, il continue à réclamer, à prophétiser la « cité de demain », la liberté de l'homme.

En 1960, le Congo belge accède à l'indépendance. Excité par l'aventure de Lumumba, un autre « évolué », il tente de « vivre son rêve ». Les « Indépendances » l'auront brisé, et impitoyablement. Malencontreuses pressions politiques, qui le rejettent sur les rivages abandonnés d'une solitude plus amère encore, dans les tristes bureaux sombres de l'« Office de recherche et de développement », jusqu'au désespoir total. Néanmoins, le rêve peut encore être rédimé : par la poésie (des poèmes ont été publiés

par les éditions « Mont noir » de Kinshasa), par d'autres récits mythologiques (**la Récompense de la cruauté, Faire Médicament**). On dirait que toute sa vie, Lomami-Tchibamba tente désespérément de traduire sa solitude en un idéalisme mystique ; car le « monde des esprits » continue à hanter ses récits : la **Légende de Londéma** où l'on retrouve encore les sauriens et l'univers subaquatique, ainsi que les thèmes de l'investiture hiératique de **Ngando** dans une cité « éternelle » : « Konkobela-l'Immortel ».

Ngando (le crocodile)

L'ouvrage qui a remporté le premier prix devant le jury et le comité de la « Foire coloniale de Bruxelles » en juillet 1948, dépasse le contexte strict d'un récit imaginaire. Au-delà de l'univers colonial africain, détruit par la colonisation qui le mine à la manière de l'acide et du soufre, c'est le problème même de l'homme et de sa liberté qui est posé comme en avertit G.-D. Périer dans son introduction à ce récit :

« Nous sommes en présence d'une histoire qui se passe de nos jours, sur les rives du Congo, près des chantiers modernes aménagés par les Belges, au milieu de leur administration perfectionnée, mais d'où n'ont pas encore disparu les superstitions locales, le miracle de la poésie primitive, la seule éternelle. »

A travers un texte introductif, l'auteur lui-même tente d'expliquer le « monde de frayeur » créé dans son récit, le rôle du féticheur qui protège contre les « forces du mal », et qui donne le courage de vivre dans un univers hostile et une « nature ténébreuse ». Il souligne longuement l'influence néfaste du **Ndoki** (1). Mais il insiste particulièrement sur le fait que toutes ces forces, celle du bien comme celle du mal, étaient parfaitement équilibrées dans la société traditionnelle africaine. L'arrivée de l'« homme blanc » a bouleversé cet équilibre, et a favorisé les « forces du mal ». Conséquence : la panique, l'insécurité, la peur constante que connaît le Congolais, l'impuissance devant les forces maléfiques, comme le « ngando » de mamma Ngulube, la sorcière qui avait envoûté Musolinga :

« Nous sommes à cette période où nos pères, encore mal assurés,

commençaient néanmoins à se convaincre que l'Européen n'est pas un « Elima », mais bien un homme normalement constitué, comme tous les autres hommes, avec cette malheureuse circonstance que l'Européen ne croit pas à nos vérités, et en dénigre les motifs, nos usages et nos coutumes qui nous viennent pourtant de très loin, à travers les âges passés du premier temps où le premier homme du type bantou a commencé son existence sur la terre... A cette époque où agonisent les traditions et le génie bantou, tout est gâté, et nous nous trouvons au milieu des esprits rendus plus méchants à notre égard, et plus actifs, par le courroux des mânes des aïeux... Tout ça, à cause des Blancs ! Les amulettes qui protégeaient nos corps n'ont plus d'effet sur les esprits, les féticheurs n'ont plus de pouvoir... » (pp. 33-34.)

L'action elle-même de **Ngando** (le crocodile) : Musolinga, enfant turbulent, refuse d'aller à l'école, malgré les insistances de sa maman Koso, et le « un franc » qu'elle lui donne pour s'acheter des « beignets ». Elle lui interdit surtout d'aller se baigner au fleuve : un horrible cauchemar la hante encore et constitue un mauvais présage : un serpent immense renversant une embarcation, et un crocodile géant emportant tous les occupants de la pirogue. D'autre part, sur le chemin du marché, elle a heurté du pied gauche un caillou : heurt qui porte malheur.

Mais Musolinga est cet enfant des nouvelles cités coloniales, qui méprise les conseils et les traditions. Préférant l'école buissonnière, il cherche à s'amuser, avec d'autres garnements. C'est ainsi qu'ils commencent par cueillir les mangues dans la « parcelle » de « mama Ngulube », cette sorcière stérile qui exècre les enfants d'« autrui », en particulier l'enfant de sa voisine, Musolinga. L'occasion était trop précieuse, et elle en profite pour envoûter Musolinga, dans un geste cabalistique effrayant. Les gamins insouciantes courent jouer au fleuve, enfreignant les ordres des parents : ils s'accrochent aux bateaux en marche, et descendent ainsi le fleuve, très loin, vers le port. Mais mal leur en prend : les douaniers,

(1) *Ndoki* : force du mal.

(2) *Elima* : mauvais génie qui a la peau blanche.

(3) *Pluriel de elima*.

ces « bouledogues » de l'« ordre colonial », les prenant pour des ma-raudeurs, les poursuivent impitoyablement. Tous les autres parviennent à s'enfuir, seul Musolinga est happé par un crocodile : la malédiction de mama Ngulube a commencé.

Le crocodile qui l'emporte n'est pas un saurien ordinaire : c'est justement le « ngando » de mama Ngulube. Il l'emmène vers les profondeurs du fleuve, dans cet empire subaquatique où les sauriens et les sorciers célèbrent leur « sabbat », en consommant la viande de leurs victimes humaines. Exploration épouvantable d'un univers peuplé d'éléments mythologiques, particulièrement les sauriens et les ophidiens, découverte sensationnelle et mythique également des « origines » de l'homme et de l'enfance première : découverte surtout de la faculté de l'homme d'accéder à la « connaissance de l'invisible », sinon à la connaissance totale, atmosphère étouffante de mysticisme saurien et aquatique, où s'affrontent les symbolismes antithétiques, ceux du bien et ceux du mal...

Le rapt de Musolinga, annoncé à ses parents par des « rêves prémonitoires », provoque cependant une réaction immédiate : le père, accompagné des membres de sa famille, tente d'obtenir une puissance particulière du féticheur, pour affranchir son fils et l'arracher des griffes des sorciers. Les moyens lui sont proposés, à la seule condition de respecter la consigne du silence. Commence alors une odyssée plus effrayante encore : la lutte des hommes contre les éléments, contre la pluie et la foudre, contre les vagues et les gouffres. Ils parviennent jusqu'au sein du monde des « génies », et arrachent Musolinga, qui échappe ainsi miraculeusement au sabbat qui l'attendait comme holocauste de mama Ngulube. Malheureusement, sur le chemin du retour, le père enfreint la consigne du silence, et c'est l'apocalypse :

« Tu n'as pas cru devoir respecter cette simple consigne ; et tu as osé crier. Maintenant, Munsemvola (le père de Musolinga), en expiation de ta faute, ton enfant, tes compagnons et toi-même, vous nous suivrez tous dans l'autre monde. » Comme hypnotisés, les six malheureux restèrent cloués sur place, entourés d'un

épais brouillard mêlés de pluie. Autour d'eux, tout oscilla, la terre sembla se dérober sous leurs pieds, en même temps qu'une sensation de vide les entoura. Les yeux fixes, insensibles, largement ouverts comme étonnés, les six hommes avaient cessé de vivre.

L'onirisme et l'imaginaire de la connaissance

A ce point de l'analyse onirique, il faut signaler l'importance que revêt dans ce récit de Lomami-Tchibamba, le saurien, en particulier, à l'intérieur de la mystique de la connaissance. Effectivement, et la progression de ce rapt mystérieux (et non magique) le suggère à maintes reprises, c'est surtout autour de la problématique de la connaissance que se trame le destin de Musolinga, celui de son père, ainsi que celui de ses sauveteurs. C'est également autour de cette même problématique de la connaissance que se profile le conflit entre la tradition africaine qui se meurt et la technique européenne apportée par l'« homme blanc », qui détruit cette même tradition.

La mystique dans **Ngando** reste donc un thème majeur : espace scénique où s'abîment toutes les contradictions et toutes les antithèses (« force du bien » et « force du mal »), mais aussi espace apocalyptique où va se dérouler la fin de l'homme, qui n'a pas su reconnaître la prééminence de la connaissance, singulièrement de la connaissance de l'invisible. C'est pourquoi, dans ce récit, la lutte entre les « forces du bien », représentées par l'« Être premier » (le « génie » suprême des « Bilima ») (3), et les « forces du mal » représentées par les « ndoki », sous leur forme privilégiée de sauriens (ou plus précisément des saurophidiens, dont l'abondance marque le texte et se dissémine paronymiquement dans tout l'imaginaire onirique) aboutit à l'anéantissement total de la nature et des hommes. Le déluge final qui emporte tout le monde (tous ceux qui ont tenté l'aventure de pénétrer dans le sanctuaire subaquatique et de braver les « génies de l'eau ») exprime l'inquiétude totale, le désarmement profond de l'homme africain devant l'écroulement de ce seul fait qui pouvait encore soutenir son espoir : la connaissance de l'invisible.

Et même la randonnée subaquatique du jeune Musolinga, qui introduit à toutes les mythologies de l'enfance et des eaux matricielles, ne se déroule qu'au rythme des mythes sauriens : le « crocodile » de mama Ngulube qui emmène Musolinga le dépose dans le gîte des « serpents rouges », sanctuaire où s'effectue son initiation hiératique, car c'est à partir de lui que Musolinga commence à voir le monde de l'invisible. Désormais, tout est visualisé et l'enfant (poésie de l'enfance) accède à l'univers des « génies ». Seule la faute de son père (c'est toujours le « père » qui commet la faute, et les enfants « expient » par leur vie) abolit les frontières et les limites de l'inconnaissable, et amène la mort éternelle, celle dont on ne peut plus ressusciter.

Une telle lecture, nous l'avons tentée dans un texte : « L'onirisme saurien dans **Ngando** de Lomami-Tchibamba. » Elle peut cependant être prolongée dans ses implications psychanalytiques par exemple. Car dans ce récit, l'auteur s'est livré à une désintégration totale de son onirisme mythologique, révélant les rites ésotériques et les liturgies hiératiques auxquels il a été soumis, en tant que chef intronisé d'un clan lulua.

Lomami-Tchibamba reste, pour les lettres du Zaïre, un grand écrivain. Et dans la solitude où il s'est retiré, son silence est plus effrayant encore : il continuera à livrer ses fantasmes et ses désarrois aux rivages des étoiles mortes, dans une littérature mythologique pleine de peurs indiscibles et de frayeurs mal dites. C'est, semble-t-il, dans la mesure où il s'est pressenti une conscience propitiatoire pour toutes les fautes de nos pères, et un espace de convergence de toutes les paniques mal tuées qui secouent tragiquement la jeunesse de notre pays actuel. Nous vivons de l'angoisse et de la peur. Nous vivons des paniques qui dépassent les forces de l'homme. Et il nous manque justement cet espace initiatique où s'exorciseraient ces frayeurs. La poésie mythologique de Lomami-Tchibamba pourra sans doute constituer un rempart contre le désespoir, toujours là, tenace.

P. Ngandu NKASHAMA,
Professeur à l'université